SCHOLASTIQUE MUKASONGA

Notre-Dame du Nil

roman

PRIX RENAUDOT 2012

Extrait de la publication

Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

INYENZI OU LES CAFARDS, collection Continents noirs, 2006

LA FEMME AUX PIEDS NUS, collection Continents noirs, 2008, prix Seligmann 2008 de la Chancellerie des Universités de Paris, « Folio » n° 5382

L'IGUIFOU, NOUVELLES RWANDAISES, collection Continents noirs, 2010, prix Renaissance de la nouvelle 2011, Bruxelles, prix Bourdarie 2011 de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer

Extrait de la publication

CONTINENTS NOIRS

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

Extrait de la publication

Les littératures dérivent de noirs continents.

Manfred Müller

SCHOLASTIQUE MUKASONGA

Notre-Dame du Nil

roman

CONTINENTS NOIRS nrf GALLIMARD

Extrait de la publication

L'auteur remercie le Centre national du livre pour son soutien
à la rédaction de cet ouvrage.

© Éditions Gallimard, 2012.

Extrait de la publication

Notre-Dame du Nil

Il n'y a pas de meilleur lycée que le lycée Notre-Dame-du-Nil. Il n'y en a pas de plus haut non plus. 2 500 mètres, annoncent fièrement les professeurs blancs. 2 493, corrige sœur Lydwine, la professeur de géographie. « On est si près du ciel », murmure la mère supérieure en joignant les mains.

L'année scolaire coïncidant avec la saison des pluies, le lycée est souvent dans les nuages. Parfois, mais rarement, il y a une éclaircie. On aperçoit alors, tout en bas, le grand lac comme une flaque de lumière bleutée.

Le lycée, c'est pour les filles. Les garçons, eux, restent en bas, dans la capitale. C'est pour les filles qu'on a construit le lycée, bien haut, bien loin, pour les éloigner, les protéger du mal, des tentations de la grande ville. C'est que les demoiselles du lycée sont promises à un beau mariage. Il faut qu'elles y parviennent vierges, au moins qu'elles ne tombent pas enceintes avant. Vierges, c'est mieux. Le mariage, c'est du sérieux. Les pensionnaires du lycée sont filles de ministres, de militaires haut gradés, d'hommes d'affaires, de riches commerçants. Le mariage de leurs filles, c'est de la politique. Les demoiselles en sont fières : elles savent ce qu'elles valent. Il est loin le temps où seule comptait la beauté. Pour la dot, leurs familles ne recevront pas que les vaches ou les cruches de bière traditionnelles, il y aura aussi des valises remplies de billets, un compte bien garni à la Belgolaise, à Nairobi, à Bruxelles. Grâce à elles, la famille va s'enrichir, le clan affirmer sa puissance, le lignage étendre

Extrait de la publication

son influence. Elles savent ce qu'elles valent les demoiselles du lycée Notre-Dame-du-Nil.

Le lycée est tout proche du Nil. De sa source évidemment. Pour y aller, on emprunte une piste rocailleuse qui suit la ligne des crêtes. La piste aboutit à un terre-plein où stationnent les rares Land Rover des touristes qui s'aventurent jusque-là. Une pancarte indique : « SOURCE DU NIL → 200 m. Un sentier en pente raide mène à un éboulis d'où jaillit entre deux rochers un mince ruisselet. L'eau de la source est d'abord retenue dans un bassin cimenté avant de se déverser par une minuscule cascade dans une rigole incertaine dont on perd vite la trace dans les herbes du versant et sous les fougères arborescentes de la vallée. À droite de la source, on a érigé une pyramide qui porte l'inscription : « Source du Nil. Mission de Cock, 1924 ». Pas bien haute la pyramide : les filles du lycée touchent sans effort la pointe ébréchée, elles disent que cela leur portera bonheur. Mais ce n'est pas pour la pyramide que les lycéennes viennent à la source. Elles n'y vont pas en excursion, elles y vont en pèlerinage. La statue de Notre-Dame du Nil est placée entre les gros rochers qui surplombent la source. Ce n'est pas tout à fait une grotte. On a abrité la statue sous une guérite de tôles. Sur le socle, on a gravé : « NOTRE-DAME DU NIL, 1953 ». C'est Mgr le Vicaire apostolique qui a décidé d'ériger la statue. Le roi avait obtenu du souverain pontife de consacrer le pays au Christ-Roi. L'évêque a voulu consacrer le Nil à la Vierge.

On se souvient encore de la cérémonie d'inauguration. Sœur Kizito, la vieille cuisinière presque impotente, y était. Chaque année, elle en fait le récit aux nouvelles élèves.

Extrait de la publication

Oui, c'était une belle cérémonie, comme on en voit à l'église, dans la capitale, à Noël, ou au stade, le jour de la fête nationale.

Le résident s'était fait représenter mais l'administrateur était bien là, entouré d'une escorte de dix soldats. L'un avait un clairon, un autre portait le drapeau belge. Il y avait les chefs et les sous-chefs et ceux des chefferies voisines. Ils étaient accompagnés de leurs femmes et de leurs filles aux hautes coiffures emperlées, de leurs danseurs qui agitaient leurs crinières comme des lions valeureux et surtout de leurs troupeaux de vaches inyambo aux longues cornes que l'on avait décorées de guirlandes de fleurs. La cohue des paysans couvrait la pente. Les Blancs de la capitale ne s'étaient pas risqués sur la mauvaise piste qui conduisait à la source. On ne remarquait que M. de Fontenaille, assis auprès de l'administrateur, le planteur de café venu en voisin. C'était la saison sèche. Le ciel était clair. Sur les sommets, il n'y a pas de poussière.

On attendit longtemps. Enfin on aperçut, sur le sentier de la crête, une ligne noire d'où s'élevait un murmure de prières et de cantiques. Peu à peu, on a distingué : Mgr le Vicaire apostolique qu'on a reconnu à sa mitre et à sa crosse. On aurait dit un des Rois mages comme sur les images qu'on montre au catéchisme. Les missionnaires suivaient : ils étaient coiffés, comme tous les Blancs en ce temps-là, d'un casque colonial, mais ils étaient barbus et portaient de longues robes blanches bardées d'un gros chapelet. La troupe des enfants de la Légion de Marie tapissait la piste de pétales de fleurs jaunes. Puis venait la Vierge. Elle était portée par quatre séminaristes en short et en chemise blanche sur une litière de lattes de bambou tressées sur laquelle on transporte la jeune mariée dans sa nouvelle famille ou les morts vers leur der-

nière demeure. Mais on ne pouvait pas voir la Madone. Elle était enveloppée dans un voile bleu et blanc. Derrière se bousculait le « clergé indigène » puis, précédée de leur bannière et du drapeau jaune et blanc du pape, s'effilochait la troupe des élèves du catéchisme qui, en dépit des bâtons des moniteurs, s'égaillaient sur les pentes en dehors du sentier.

La procession gagna le vallon d'où jaillissait la source. On déposa le palanquin de la Madone toujours camouflée sous le voile près du ruisselet. L'administrateur vint au-devant de monseigneur et fit le salut militaire. Ils échangèrent quelques mots tandis que le cortège se disposait autour de la source et de la statue qu'on avait hissée sur une petite estrade. Monseigneur et deux missionnaires en gravirent les cinq marches. L'évêque bénit la foule puis, se tournant vers la statue, prononça une oraison en latin à laquelle répondirent les deux prêtres. Alors, sur un signe de l'évêque, l'un des deux acolytes dévoila brusquement la statue. Le clairon sonna, le drapeau s'inclina. Une longue rumeur parcourut la foule. Les cris de joie aigus des femmes emplirent le vallon, les danseurs agitèrent leurs grelots de chevilles. La Vierge qui émergea du voile ressemblait certes à la Vierge de Lourdes comme celle que l'on pouvait voir à l'église de la mission, même voile bleu, même ceinture azur, même robe jaunâtre, mais Notre-Dame du Nil était noire, son visage était noir, ses mains étaient noires, ses pieds étaient noirs, Notre-Dame du Nil était une femme noire, une Africaine, une Rwandaise, pourquoi pas ? « C'est Isis, s'écria M. de Fontenaille, elle est revenue ! »

D'un goupillon énergique, monseigneur le vicaire apostolique bénit la statue, bénit la source, bénit la foule. Il prononça son sermon. On n'a pas tout compris. Il a parlé de

Extrait de la publication

la Sainte Vierge qui s'appellerait ici Notre-Dame du Nil. Il a dit : « Les gouttes de cette eau bénite se mêlent aux eaux naissantes du Nil, se mêleront aux flots des autres rivières qui deviendront le Fleuve, traverseront les lacs, traverseront les marais, rouleront dans les chutes, défieront les sables du désert, abreuveront les cellules des anciens moines, parviendront au pied du Sphinx étonné, c'est comme si ces gouttes bénites, par la grâce de Notre-Dame du Nil, allaient baptiser l'Afrique tout entière et c'est elle, l'Afrique devenue chrétienne, qui sauvera ce monde en perdition. Et je vois, oui je vois, ces foules de toutes les nations qui viendront en pèlerinage, qui viendront en pèlerinage dans nos montagnes pour rendre grâce à Notre-Dame du Nil. »

À son tour, le chef Kayitare s'avança devant l'estrade et appela sa vache Rutamu qu'il offrait à la nouvelle reine du Rwanda. Il mêla son éloge à celui de Marie disant qu'elles apporteraient abondance de lait et de miel. Les cris d'allégresse des femmes et les tintements des grelots approuvèrent le don de bon augure.

Quelques jours après, des ouvriers de la mission sont venus construire une plate-forme entre les deux gros rochers, au-dessus de la source. On y a placé la statue et on l'a abritée sous une niche de tôles. C'est bien après, à deux kilomètres de là, qu'on a construit le lycée. Juste à l'indépendance.

L'eau bénite de la source, peut-être que monseigneur espérait qu'elle deviendrait miraculeuse, comme celle de Lourdes. Mais rien n'y a fait. Il n'y a que Kagabo, le guérisseur ou l'empoisonneur, c'est comme on veut, qui en remplit de petites cruches noires en forme de calebasse. Il y trempe des racines aux formes inquiétantes, des mues de serpent réduites en poudre, des touffes de cheveux d'enfants mort-

nés, du sang séché des premières menstrues des filles. C'est pour guérir, c'est pour mourir. C'est selon.

Longtemps, des photos de la cérémonie d'inauguration de la statue de Notre-Dame du Nil ornèrent le long couloir qui servait d'antichambre aux visiteurs ou aux parents d'élèves qui avaient demandé audience à la mère supérieure. À présent, il n'en restait plus qu'une : celle où on voyait Mgr le Vicaire apostolique bénissant la statue. Des autres, on ne devinait plus que les empreintes rectangulaires, un peu plus pâles, qu'elles avaient laissées derrière le canapé en bois, raide, sans coussins, sur lequel les malheureuses élèves convoquées par la terrible mère supérieure n'osaient même pas s'asseoir. Les photos toutefois n'avaient pas été détruites. Gloriosa, Modesta et Veronica les avaient retrouvées le jour où elles avaient été chargées de dépoussiérer le local, au bout de la bibliothèque, où on entassait les archives. Là, sous une pile de vieux journaux et de revues (*Kinyamateka*, *Kurerera Imana*, *L'Ami*, *Grands Lacs*, etc.), elles découvrirent les photos, un peu jaunies et gondolées, certaines encore sous leur plaque de verre brisée. Il y avait la photo de l'administrateur faisant le salut militaire devant la statue tandis que, derrière lui, un soldat inclinait le drapeau belge. Il y avait les photos des danseurs intore, un peu floues, car le photographe, malhabile, avait voulu saisir en plein vol leur saut prodigieux si bien que la crinière de sisal et la peau de léopard étaient enveloppées d'un nimbe fantomatique. Et puis il y avait la photo des chefs et de leurs épouses en grand apparat. La plupart de ces hauts personnages étaient barrés d'un gros trait à l'encre rouge et quelques-uns masqués d'un point d'interrogation à l'encre noire.

— Les photos des chefs ont subi la « révolution sociale »,

dit Gloriosa en riant. Un coup de stylo, un coup de machette, et pffft…, fini les Tutsi.

— Et ceux qui ont un point d'interrogation ? demanda Modesta.

— Ça doit être ceux qui ont réussi à s'enfuir, hélas ! Mais maintenant qu'ils soient à Bujumbura ou à Kampala, les grands chefs, ils ont perdu leurs vaches, ils n'ont plus de fierté, ils boivent de l'eau comme les parias qu'ils sont devenus. Je prends les photos. Mon père saura bien me dire qui sont ces seigneurs de la chicotte.

Veronica se demanda quand, sur la photo de classe que l'on prenait chaque année à la rentrée, elle serait, elle aussi, barrée d'un trait rouge.

Pour les élèves du lycée Notre-Dame-du-Nil, le grand pèlerinage, c'est en mai. Le mois de Marie. C'est une longue et belle journée, la journée du pèlerinage. Le lycée s'y prépare longtemps à l'avance. On prie pour que le ciel soit clément. La mère supérieure et le père Herménégilde, l'aumônier, ont décrété une neuvaine. Toutes les classes sont invitées à se relayer dans la chapelle pour prier la Sainte Vierge : que ce jour-là, elle chasse les nuages ! Après tout, en mai, c'est possible, les pluies s'espacent un peu, la saison sèche approche. Le frère Auxile (c'est lui qui se penche quand il le faut sur les entrailles huileuses du groupe électrogène et les moteurs des deux camions de ravitaillement, qui peste en dialecte gantois contre les boys-mécanos ou les chauffeurs, qui joue de l'harmonium et dirige la chorale), le frère Auxile donc, depuis un mois, fait répéter les cantiques qu'il a composés en l'honneur de Notre-Dame du Nil. Les professeurs belges et les trois jeunes coopérants français sont instamment priés de participer à la cérémonie. La mère supérieure a fait dis-

Extrait de la publication

crètement savoir à ces derniers qu'il serait plus respectueux de porter costume et cravate, mieux adaptés à la solennité du jour que ces pantalons de toile grossière qu'ils appellent blue-jeans, et qu'elle comptait sur leur attitude respectueuse pour montrer le bon exemple aux élèves. La sœur intendante, dont on entend tinter le gros trousseau de clés attaché à son ceinturon de cuir, est allée choisir dans la réserve les boîtes de conserve pour le pique-nique : corned-beef, sardines à l'huile, confitures, fromage Kraft. Cela lui a pris une bonne partie de la nuit. Elle a compté au plus juste les casiers de Fanta orange pour les élèves et quelques bouteilles de Primus réservées à l'aumônier, au frère Auxile et au père Angelo, le père de la mission voisine qui a été invité. Pour les sœurs rwandaises, professeurs et surveillantes, elle a réservé une dame-jeanne de vin d'ananas, la spécialité de sœur Kizito qui garde jalousement le secret de la recette.

Bien sûr, ce jour-là, il y a la messe interminable, les cantiques, les prières, les dizaines de chapelet, mais il y a surtout les rires, les fous rires des filles, les courses folles, les galopades, les glissades sur l'herbe du versant. Sœur Angélique et sœur Rita, les surveillantes, s'époumonent dans leur sifflet et crient : « Attention, il y a le ravin ! »

On étend des nattes pour le pique-nique. Ce n'est pas comme au réfectoire, c'est un peu la pagaille, on s'assoit comme on veut, on s'accroupit, on s'allonge, on se barbouille de confiture. Les surveillantes, impuissantes, lèvent les bras au ciel. La mère supérieure, la sœur Gertrude, l'adjointe rwandaise à la supérieure, la sœur intendante, le père Herménégilde, le père Angelo sont assis sur des pliants. Les professeurs, eux aussi, ont droit à des sièges, mais les professeurs français ont préféré s'installer sur l'herbe. C'est sœur Rita qui sert la bière aux messieurs : il n'y a qu'une

Extrait de la publication

Rwandaise pour connaître les bonnes manières. Évidemment, la mère supérieure refuse la Primus qu'on lui offre, la sœur intendante se résigne à faire de même. Elle se contentera du vin d'ananas de sœur Kizito.

Rares sont les pèlerins à se joindre aux lycéennes. La mère supérieure entend éloigner les importuns qu'attirerait, sous prétexte de dévotion, le spectacle de tant de jeunes filles rassemblées. À sa demande, le bourgmestre de la commune de Nyaminombe dont dépend le lycée a fait interdire l'accès à la source. Même madame l'épouse du ministre qui a convié quelques amies à profiter de sa Mercedes pour admirer la piété de leurs filles a bien du mal à convaincre le policier de lever la barrière. Mais il y a un visiteur que la mère supérieure ne peut éconduire, c'est M. de Fontenaille, le planteur de café. Les filles en ont un peu peur. On dit qu'il vit seul dans sa grande villa délabrée. La plupart de ses caféières sont laissées à l'abandon. On ne sait si c'est un fou ou un sorcier blanc. Il fait creuser la terre pour chercher des ossements ou des crânes. Sa vieille jeep ignore les pistes, elle cahote et ferraille sur les pentes de la montagne. Il surgit toujours au milieu du pique-nique. Il salue la mère supérieure en ôtant son chapeau de broussard d'un geste théâtral, découvrant son crâne rasé : « Je dépose à vos pieds mes hommages, ma Révérende Mère. » Celle-ci a bien du mal à cacher son irritation : « Monsieur de Fontenaille, bonjour, vous n'étiez pas attendu, ne venez pas troubler notre pèlerinage. — Je viens comme vous honorer la Mère du Nil », répond-il en tournant le dos. Il fait lentement le tour de chaque natte sur laquelle déjeunent les lycéennes, s'arrête parfois devant l'une d'elles, réajuste machinalement ses lunettes, la dévisage en hochant la tête d'un air satisfait, esquisse son profil sur un petit carnet. Sous son regard intense, la jeune

Extrait de la publication

fille distinguée baisse la tête — ainsi le veut d'ailleurs la politesse — mais quelques-unes ne peuvent s'empêcher de lui adresser furtivement un gracieux sourire. La mère supérieure, qui n'ose intervenir de peur de provoquer un scandale encore plus grand, suit avec appréhension le manège du vieux planteur. Enfin, celui-ci se dirige vers le petit bassin où est retenue l'eau de la source, il jette, dans la première eau du Nil, quelques pétales d'un rouge vif qu'il a tirés de l'une des nombreuses poches de sa veste, puis il lève trois fois les bras vers le ciel, les mains ouvertes, les bras écartés, en prononçant quelques mots incompréhensibles. Dès que M. de Fontenaille a regagné le parking et qu'on entend hoqueter le moteur de la jeep, la mère supérieure se lève et ordonne : « Mes filles, chantons un cantique. » Les lycéennes le reprennent en chœur tandis que quelques-unes regardent se dissiper à regret le nuage de poussière soulevé par la jeep.

Au retour, Veronica ouvre son livre de géographie. Ce n'est pas facile de suivre le cours du Nil. D'abord il n'a pas de nom puis il porte trop de noms. On dirait qu'il sort de partout. Il se cache dans un lac, il en ressort, il est Blanc, il s'embrouille dans les marais, d'un autre côté, il y a son frère qui est Bleu, à la fin, c'est facile, il file droit, de chaque côté, c'est le désert, il lèche le pied des pyramides, les grandes celles-là, après il s'éparpille, il s'emmêle, c'est le delta et tout cela finit dans la mer qui, à ce qu'on dit, est bien plus grande que le Lac.

Veronica se rend compte qu'il y a quelqu'un, dans son dos, qui se penche en même temps qu'elle sur la page du manuel.

— Alors, Veronica, tu cherches la route pour retourner

chez toi, là d'où les tiens sont venus. Ne t'en fais pas, je prierai Notre-Dame du Nil pour que les crocodiles t'y portent sur leur dos ou plutôt dans leur ventre.

Pour Veronica, le rire de Gloriosa ne s'arrêtera plus jamais, jusque dans ses cauchemars.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

La rentrée

Il a fière allure le lycée Notre-Dame-du-Nil. Depuis la capitale, la piste qui y mène se faufile interminablement dans le labyrinthe des vallées et des collines, et puis, pour finir, quand on s'y attend le moins, elle escalade en quelques lacets l'Ikibira (les montagnes que les livres de géographie nomment, faute de mieux, la chaîne Congo-Nil) et c'est alors que l'on découvre le grand bâtiment du lycée : on dirait que les sommets se sont écartés pour lui faire une place, là-bas, au bord de l'autre versant, celui au fond duquel on aperçoit le lac scintillant. Tout là-haut, sur la montagne, il brille, pour les petites écolières, comme un palais illuminé de leurs rêves inaccessibles.

La construction du lycée fut un spectacle qu'on n'est pas près d'oublier à Nyaminombe. Pour n'en rien manquer, les hommes toujours oisifs délaissaient les cruches de bière du cabaret, les femmes quittaient plus tôt leur champ de petits pois et d'éleusine, au battement de tambour qui annonçait la fin de la classe, les enfants de l'école de la mission couraient et bousculaient la petite foule qui regardait et commentait les travaux pour être au premier rang. Les plus hardis avaient d'ailleurs déserté l'école pour guetter le long de la piste le nuage de poussière qui annonçait l'arrivée des camions. Dès que le convoi parvenait à leur hauteur, ils couraient derrière les véhicules et tentaient de s'y agripper. Certains y réussissaient, d'autres retombaient sur la piste

Extrait de la publication

manquant de peu de se faire écraser par le camion suivant. Les chauffeurs hurlaient en vain pour essayer de chasser l'essaim des imprudents. Quelques-uns stoppaient leur véhicule, en descendaient, les écoliers prenaient la fuite, le chauffeur faisait mine de courir après, mais, dès que le camion redémarrait, le jeu recommençait. Dans les champs, les femmes levaient leur houe vers le ciel en signe d'impuissance et de désespoir.

Tous étaient bien étonnés de ne pas voir les pyramides fumantes des briques en train de cuire, le défilé des paysans portant les briques sur la tête comme cela se faisait quand l'umupadri demandait aux fidèles de construire une nouvelle succursale ou quand le bourgmestre convoquait la population, le samedi, aux travaux communautaires, pour agrandir le dispensaire ou sa maison. Non, là, à Nyaminombe, c'était un vrai chantier de Blancs, un vrai chantier de vrais Blancs, avec des engins terribles pourvus de mâchoires de fer qui défonçaient et creusaient la terre, avec des camions qui portaient des machines qui faisaient un bruit infernal et crachaient du ciment, des capitas qui hurlaient aux maçons des ordres en swahili et même des Blancs, des capitas-commandants qui ne faisaient rien que de regarder de grandes feuilles de papier qu'ils déroulaient comme les coupons de tissu chez le Pakistanais et qui devenaient fous de rage, comme s'ils crachaient du feu, quand ils appelaient près d'eux les petits capitas noirs.

Dans la légende du chantier, ce que l'on a retenu, ce que l'on raconte encore, c'est l'histoire de Gakere. L'affaire Gakere. Cela fait toujours rire. À la fin de chaque mois, c'était jour de paye à Nyaminombe. Le 30, un jour périlleux. Périlleux pour les comptables exposés aux réclamations le

Extrait de la publication

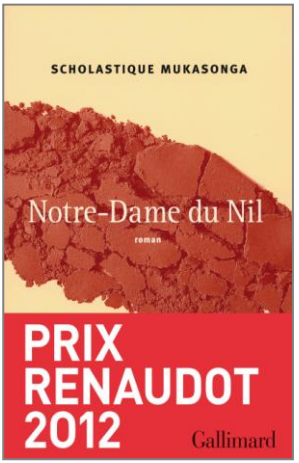
Arnold SÈNOU
Ainsi va l'hattéria

Amal SEWTOHUL
Histoire d'Ashok et d'autres personnages de moindre importance
Les voyages et aventures de Sanjay, explorateur mauricien des Anciens Mondes

Sami TCHAK
Place des Fêtes
Hermina
La fête des masques

Amos TUTUOLA
L'ivrogne dans la brousse

Abdourahman A. WABERI
Rift Routes Rails
Transit



Notre-Dame du Nil
Scholastique Mukasonga

Cette édition électronique du livre
Notre-Dame du Nil de Scholastique Mukasonga
a été réalisée le 09 novembre 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070133420 - Numéro d'édition : 250576).
Code Sodis : N49023 - ISBN : 9782072442742
Numéro d'édition : 232437.

Extrait de la publication